L'Éden recomposé

Christian Germanaz

▶ **To cite this version:**

Christian Germanaz. L'Éden recomposé. Revue historique de l'océan Indien, 2014, Histoire et environnement en indianocéanie depuis le XVIIe siècle (La Réunion, Maurice, Rodrigue, Madagascar, Les Seychelles, Mayotte, les Comores), 11, pp.261-288. hal-03249194

HAL Id: hal-03249194
https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249194

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Éden recomposé

Christian Germanaz
Maître de Conférences en Géographie
Université de La Réunion
CREGUR – OIES

« L'île attire l'attention écologique de trois façons : en tant qu'écosystème particulier, comme analyse scientifique de cet écosystème et comme champ pionnier d'application de mesures protectrices de l'environnement. Dans ces trois cas, elle relève de l'île-laboratoire, une idée qui n'est pas nouvelle » (Pelletier, 2011)

En intervenant pour le grand colloque annuel de l'AHIOI, la *Semaine de l'Histoire*, sur la thématique, *Histoire et environnement en Indiaocéanie*, notre propos de géographe interroge l'évolution de la relation homme/nature à La Réunion depuis l'arrivée des premiers visiteurs jusqu'à nos jours. En adoptant les acquis conceptuels avancés par les géographes à cette même question pour la société européenne à partir de la Renaissance (Robic, 1992), notre intention est de mobiliser les discours géographiques sur La Réunion pour retracer les représentations et les pratiques des habitants vis-à-vis de la nature dans un scénario intégrant, à partir de trois périodes, l'évolution de ces rapports. Les perceptions et les pratiques des habitants de l'île vis-à-vis de la nature sont-elles identiques ou du moins proches de celles identifiées en Europe pour la même période ou présentent-elles une singularité au regard de l'insularité ?

Si la question mérite notre attention, celle qui lui est attachée de manière silencieuse, mais qui lui est totalement consubstantielle, implique aussi de s'interroger sur les observateurs qui ont produit le corpus de textes, de cartes et d'images permettant de reconstituer les séquences des changements d'attitude des habitants de l'île face à leurs milieux. Les différents récits, rapports, « expertises » et thèses dont ils sont les auteurs conservent les empreintes de l'environnement idéologique qui les ont initiées et qui souvent se sont traduites par des jugements péremptoires assénés sous le sceau de la « science coloniale » et de la modernité. L'objectif n'est pas, bien sûr, de porter un discrédit sur les constats relevés par ces témoins dans un contexte spatial et temporel qui n'est plus celui que nous connaissons aujourd'hui. Notre tentative cherche à déconstruire les points de vue formulés, souvent trop rapidement, qui continuent à se transmettre aujourd'hui sous l'apparence légitime d'une quasi-scientificité. Énoncés comme des acquis définitifs, ils encombrent, par des *a priori* récurrents et culpabilisants, les débats publics sur l'environnement. Ces derniers présentent un enjeu important si l'on considère l'île comme un laboratoire

environnemental[505] (Grove, 1997). Dans ce parti pris, s'interroger à l'échelle du local sur l'histoire des postures successives développées par une population vis-à-vis de la nature, permettrait de mieux comprendre les attitudes déployées à l'échelle de la planète par la plupart des sociétés confrontées, aujourd'hui, aux limites écologiques de leur environnement… à condition d'effectuer au préalable une déconstruction des discours. L'implication d'une telle position dirige immanquablement le chercheur sur le territoire mouvant des rapports ambivalents développés par les sociétés locales avec leur milieu naturel au fur et à mesure de l'appropriation et de la mise en valeur de leur espace. Dès lors, le risque est grand pour lui de quitter son domaine de légitimité pour s'embourber sur le terrain des idéologies… ce que nous essayerons d'éviter.

Notre analyse se fonde sur trois périodes, la première évoque *La prodigalité d'une île* (1618-1850), la seconde (1850-1970) repose sur le constat supposé d'une dégradation rapide des milieux naturels, amplifiée au milieu du XIX^{e} siècle et durant la première moitié du suivant. Énoncée sous la forme de réparations posthumes (lois sur l'environnement, création d'un Parc National et d'une Réserve Marine, inscription des éléments de caractères de l'île au Patrimoine Mondial…), la dernière partie de 1970 à nos jours, *Retour au Paradis ?*, investit l'époque contemporaine marquée par l'introduction de la problématique environnementale[506]. Ces trois séquences construisent un scénario général dont la cohérence résulte de l'analyse d'un corpus de textes et d'images généralement bien identifiés par les spécialistes de l'histoire de La Réunion. Après avoir explicité les grands traits de la relation homme/milieu pour les deux premières périodes, nous nous attachons à identifier les logiques exposées par les auteurs pour déconstruire les marqueurs idéologiques et scientifiques à l'origine du formatage des récits proposés et des postures intellectuelles souvent encore mystifiantes. Notre conclusion synthétise la troisième séquence du scénario et souligne *ce que nous dit l'exemple de La Réunion sur l'évolution de notre rapport à l'environnement.*

Pour conforter notre position de recherche, il nous faut lever deux ambiguïtés attachées, nous semble-t-il, au titre de la thématique de la *Semaine de l'Histoire*. La première concerne l'affichage du toponyme d'*Indiaocéanie*. De notre point de vue, celui-ci apparaît quelque peu anachronique puisque cette dénomination spatiale est inventée au début des années 1960 par un groupe d'écrivains, sous l'autorité de Camille de Rauville (1961), pour valoriser les caractères singuliers de leur littérature. À l'initiative de la Commission/Communauté de l'Océan Indien (COI), le retour récent du toponyme mérite, certes, d'être interrogé car il exprime plus une intention politique qu'une réalité géographique mais ce n'est pas là le

[505] Sur la résilience de la figure de l'île-laboratoire, voir la postface de Philippe Pelletier « L'île-laboratoire, le retour ? » dans *Insularité et développement durable* (2011).

[506] Pour éviter une contribution trop longue, cette dernière étape ne sera pas développée en profondeur, nous l'évoquerons dans notre conclusion.

propos du colloque. La seconde ambiguïté concerne l'utilisation du terme d'environnement pour questionner un intervalle de temps qui débute au XVII^{e} siècle et qui recouvre une période historique notable (XVIII^{e}, milieu du XX^{e}) durant laquelle le mot n'existe pas dans les sciences sociales, du moins, dans son acception contemporaine. Ses premières apparitions, en particulier dans les discours géographiques, sont observables au début des années 1970 (Tissier, 1992). Le risque pour nos échanges réside moins dans une mobilisation synonymique d'un terme anachronique pour les périodes évoquées que dans la projection inconsciente d'un cadre conceptuel et culturel propre à notre époque pour analyser les rapports des habitants de l'île à leur milieu. Principe élémentaire de la méthode historique, il faudra, ainsi, se méfier de cet écueil dans un champ d'investigation particulièrement propice à ce type de dérive.

Esquisse du scénario bourbonnais

Les sources

La proposition d'un scénario général sur l'évolution des rapports des habitants de l'île à la nature, au milieu, puis à l'environnement, s'appuie sur un corpus de textes et une iconographie qui recouvrent une période assez étendue du XVII^{e} à nos jours. Les références utilisées ont des origines très diversifiées et répondent à des projets non moins variés, mais le critère de leur sélection repose sur l'existence d'un discours exprimant une perception de l'espace bourbonnais et/ou une analyse des rapports entre la population et les milieux. La découverte de l'île est instruite par les nombreuses relations de voyages dont la diffusion européenne, parmi l'élite des « affaires »[507], s'effectue au cours du XVII^{e} siècle et au début du suivant. Ces textes sont souvent des observations reportées dans les journaux de bord des navigateurs (Bontekoe en 1618) ou des récits de voyage réalisés par des notables embarqués dans les expéditions lancées en direction de l'Asie méridionale (Herbert, 1629).

Gentilshommes, Officiers, Administrateurs et Navigateurs (l'ensemble de ces qualités pouvant se combiner) forment l'éventail des auteurs dont les contributions nous permettent d'avoir une idée assez précise sur les sentiments éprouvés face à la nature de *Mascarin* ou *Mascareigne* (Martin, 1665) par ses découvreurs. La seconde période d'atterrages à Bourbon est représentée par les envoyés de la *Compagnie des Indes Orientales* (1664). Leurs écrits prennent la forme de *mémoires* qui établissent

[507] Le terme est sans doute excessif pour la période. Il désigne pour la France un groupe assez épars de courtisans, convertis au mercantilisme ambiant et tentés par les profits escomptés du commerce avec les colonies. À cet effet, Richelieu (1585-1642) puis Colbert (1619-1683) ont favorisé la création par souscription des Compagnies de commerce. La première à opérer dans cette partie de l'océan Indien est la *Compagnie Française de l'Orient* (1642).

l'inventaire du potentiel de mise en valeur de l'île[508]. Les descriptions de la faune et de la flore dépendent, bien sûr, de la compétence des auteurs ; elles sont parfois assez exhaustives (Dubois, 1671). Ces « mémoires envoyés à la Compagnie » sur *L'Estat de l'Isle de Bourbon* (Feuilley, 1705) peuvent servir, pour certains des documents, à établir aujourd'hui les pertes de la biodiversité survenues depuis l'origine du peuplement (Cadet, 1980 ; Mourer-Chauviré, 2001). Certes, il faut se montrer prudent car la plupart de ces recensions sont l'œuvre de représentants qui ne disposent pas forcément du bagage de connaissances nécessaires pour lever toute ambiguïté dans l'identification des plantes et des animaux observés. En fait, c'est surtout avec l'arrivée des premiers voyageurs-scientifiques[509], à la fin du XVIII^{e} siècle et au début du suivant, que la formulation des observations va revêtir une plus grande précision.

Les relations de voyage ne cessent pas pour autant, elles prennent un essor nouveau, au milieu du XIX^{e} siècle, avec le passage sur l'île de Chargés de mission (Billiard, 1822 ; Charlier, 1838 ; Noufflard, 1898), de simples curieux (Leal, 1878) ou d'ingénieurs-journalistes (Simonin, 1861 ; Blondel, 1888) parcourant le monde pour les nouveaux journaux illustrés dont ils nourrissent les contenus par des chroniques soulignant l'exotisme et le pittoresque des espaces visités. Nous pouvons citer encore certains géographes, habiles compilateurs de textes, employés comme rédacteurs dans de grandes maisons d'édition (Hachette) à l'exemple des frères Reclus (1889) qui synthétisent sous formes de courtes notices les informations collectées sur Bourbon dans un genre littéraire très prisé à la période : les recueils et les Atlas sur *La France et ses colonies* ou sur *La France et ses départements*. Ces points de vue sur La Réunion sont imprimés sous des modalités éditoriales variées : livre-souvenirs, articles de journal, communications pour les Sociétés de géographie, notices illustrées pour les expositions coloniales. À cet ensemble déjà fort dense, il faut ajouter les textes des érudits locaux exposant leurs excursions à travers l'île et soulignant les aspects piquants et « instructifs » de leurs pérégrinations (Héry, 1883). Leurs impressions sont publiées dans la presse locale, dans les compilations de *L'Album de l'île de la Réunion* (Jacob de Cordemoy, 1879), édité et imprimé par Antoine Roussin, ou encore dans le *Bulletin de la société des Sciences et des Arts de l'île de La Réunion*, créé en 1856. Le XIX^{e} est aussi très riche en documents officiels et administratifs évoquant ou relatant de façon détaillée les projets d'aménagement de l'espace bourbonnais (Textor de Ravisi, 1850). La création d'un service forestier par le Gouverneur Hubert de Lisle, en 1853,

[508] Si les textes des envoyés de la Compagnie se focalisent sur l'utilité de Bourbon, en établissant le recensement des « bonnes terres » et en évaluant les possibilités d'y développer une agriculture pourvoyeuse de « rafraichissements » pour les navires en escale sur la route des Indes, le réflexe d'inventaire était déjà présent dans les écrits de leurs prédécesseurs. [Cf. la relation de François Martin (1665-1667)].

[509] Ph. Commerson (1771), Du Petit-Thouars (1797-1799), Bory de Saint-Vincent (1801), Ch. Vélain (1864).

suivi par l'instauration du Code forestier (1874) permettent, à travers les débats liés à la question des défrichements des forêts des Hauts de l'île et sur les conflits d'usage dans les espaces domaniaux, de bien comprendre les enjeux et les conséquences spatiales de la montée des « Petits-Blancs » en direction des cirques, des Plaines intérieures et des parties supérieures des planèzes externes (Bourquin, 2005). Pour la fin du siècle, les relations très tendues, voire violentes, entre les « petits créoles des hauts » et les « gardes » du Service forestier sont consignées dans les carnets personnels des agents de ce service. Il y a là un gisement dont l'exploration reste à faire[510].

Concernant la dernière période mobilisée pour la construction du scénario bourbonnais, nous avons délibérément privilégié les sources de notre discipline. Le renouvellement du projet géographique par Paul Vidal de la Blache (1845-1918), à partir des dernières décennies du XIX^e^ siècle, s'est traduit par la constitution d'une véritable « école » produisant un corps de géographes universitaires dont les missions sur le terrain, pour certains, sont passées par La Réunion[511]. Leurs recherches sont menées dans le cadre académique, initié par Vidal de la Blache, qui accorde une attention particulière aux faits de nature et à l'expression paysagère pour comprendre l'organisation des communautés humaines. En mettant au centre de leurs préoccupations la relation milieu/homme, les comptes-rendus et articles de leurs visites à La Réunion constituent des révélateurs privilégiés pour appréhender ce rapport. Intervenu autour des années 1960, le changement de paradigme pour la discipline et son interpellation sur la thématique environnementale, après 1980, conduisent l'ajustement du discours géographique. Les travaux réalisés par le département de géographie de l'Université de La Réunion témoignent de cette évolution. Ils figurent dans le corpus analysé.

La ressource iconographique n'est pas moins abondante. Dans le contexte de notre recherche doctorale, nous avons réalisé un inventaire et esquissé une histoire des productions visuelles du volcan actif de La Réunion (Germanaz, 2004). Pour notre perspective, *L'Album de la Fournaise* (Germanaz, 2005) peut être considéré comme une focale pertinente pour comprendre l'évolution des médiums et des postures iconographiques sur Bourbon. Ce corpus prend forme dès le début du XVII^e^ siècle avec les représentations cartographiques et se densifie progressivement jusqu'à la massification de l'image photographique, à la fin des années 1960. Au-delà de l'identification des formes, des auteurs et de son repérage dans le temps, l'analyse de ce matériel reste assez complexe si nous souhaitons dépasser

[510] L'essentiel de ces documents est conservé aux Archives nationales d'outre-mer à Aix-en-Provence.

[511] Aubert de la Rüe en 1931, Charles Robequain en 1946-1947, Jules Blache en 1948-1949, Hildebert Isnard en 1950, et Pierre Gourou en 1954, sont parmi les plus connus à visiter l'île au cours du premier XX^e^ siècle.

l'étape de la simple description[512]. Avec beaucoup de prudence et en accordant une attention spécifique aux contextes généraux de sa production, l'image nous permet de décrypter les positions idéologiques de leurs auteurs traduisant implicitement celles du temps dans lequel ils évoluent. Sans faire dire à l'image ce qu'elle ne peut, sa présence au hasard des publications, en particulier au cours de la seconde partie du XIX^{e} siècle, constitue, déjà en soi, un marqueur mémoriel appréciable sur les événements « extra-ordinaires » (incendies, éboulements, cyclones…) que la petite colonie de l'océan Indien a dû affronter. En constatant l'effacement ou l'occultation de ces manifestations « exceptionnelles » du souvenir des habitants de l'île[513], nous mesurons la signification de leur apport.

La mobilisation de ce matériel, nous a permis d'ébaucher un scénario construit sur trois temporalités permettant de suivre l'évolution du rapport population/environnement à La Réunion. La première analyse, l'invention du mythe de l'île d'Éden et son altération, sera, tout compte fait, assez rapide. La suivante se fonde sur le constat d'une dégradation supposée des milieux naturels sous la pression de l'activité des habitants. Amplifié entre 1850 et la fin des années 1950, ce processus aboutit à l'effacement du mythe de l'île paradisiaque. La dernière temporalité investit la période contemporaine. Elle est marquée par la volonté de reconstruire l'image de l'Éden originel. Les stratégies proposées sont élaborées sur l'injonction de patrimonialiser les « espaces de naturalité » subsistants. Leur application se matérialise par des mécanismes de conservation vécus, parfois, comme une véritable exclusion par une partie des usagers soucieux de préserver des pratiques culturelles dont la légitimité revendiquée relèverait de la « tradition ».

Temps 1. La prodigalité d'une île. (1618-1850)

De la fabrication du mythe à l'Éden assiégé

Les premiers témoignages des atterrissages à Bourbon (Lougnon 1958)[514] et leur diffusion progressive dans la littérature de voyage ont été incontestablement à l'origine de la fabrication du mythe de l'île d'Éden. Fortement éprouvés par plusieurs mois d'une navigation incertaine et

[512] L'Iconothèque Historique de l'Océan Indien (http://www.ihoi.org) représente un outil performant pour la conservation, la présentation et la valorisation des fonds iconographiques de La Réunion et de la région océan Indien.

[513] Ce n'est pas là un trait spécifique des populations insulaires mais une attitude commune présente dans presque toutes les sociétés humaines. Moins qu'aujourd'hui, où la technologie permet une conservation plus aisée et plus accessible de ces événements, on reste toujours sceptique en lisant dans les chroniques anciennes, à propos de phénomènes singuliers dont la récurrence est de l'ordre de la décennie ou du demi-siècle, « de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu cela ! ».

[514] L'ouvrage de l'érudit Albert Lougnon présente une vue synthétique des impressions éprouvées par les premiers découvreurs de l'île et conservées dans les textes. La plupart des textes originaux sont accessibles sur le site *Gallica* de la BnF.

périlleuse, les marins qui débarquent à Bourbon ressentent une véritable résurrection à la vue de l'île dont la réputation des eaux cristallines et les vertus de son air thérapeutique (Souchu de Rennefort, 1668)[515] sont déjà connues. Les promesses de pouvoir « faire des vivres » très facilement, grâce à l'abondance d'un gibier peu farouche, s'ajoutent à l'impatience de cette rencontre.

Les perceptions initiales sur l'espace bourbonnais sont aisément observables dans le corpus de textes rédigés par les voyageurs de circonstance, les capitaines, commandants de navires et administrateurs aux ordres des diverses compagnies attirées par la possibilité de réaliser de formidables profits en inscrivant leur commerce dans cette partie du monde. Parmi les textes fondateurs d'une vision idyllique pour Bourbon, nous pouvons évoquer la relation du commandant Bontekoe (1618) qui décrit l'île sous la forme d'un véritable pays de cocagne. Après avoir découvert une « multitude de tortues » dont « la vûe augmenta l'ardeur des malades » à solliciter du capitaine d'être portés à terre, leur débarquement donne lieu à un « spectacle fort touchant ». Les rescapés se roulent dans l'herbe « comme dans un lieu de délice » et « assuraient que cette seule situation leur donnait déjà du soulagement ». L'équipage découvre alors : « quantité de ramiers, qui se laissaient prendre avec la main, ou tuer à coup de bâton, sans faire aucun mouvement pour s'envoler. On en prit, dès le premier jour, plus de deux cens. Les tortues n'étaient pas moins faciles à prendre […] Les oies ne s'envolaient point & se laissaient tuer sans quitter leur place. Elles étaient si grasses qu'à peine pouvaient-elles marcher […] Ils découvrirent une autre rivière de fort belle eau, qui était remplie de grosses anguilles. En quittant leur chemises & les étendant par les deux bouts, ils en prirent un grand nombre, qu'ils trouvèrent de fort bon goût » (Prévost, 1751 : 419-420).

La gravure très connue de *Deux Hollandais à cheval sur une tortue* (fig. 1), exprime assez bien l'état d'excitation et de quasi-délire qui s'empare des marins lors de leur débarquement sur l'île, ne sachant plus où donner de la tête et des bras devant l'abondance des fruits de ce paradis terrestre offerts à leur convoitise aiguisée par des mois de privation en nourritures fraîches[516]. Les descriptions des relations qui se succèdent au cours du siècle[517] épousent à peu près le même scénario et détaillent des scènes identiques à celles

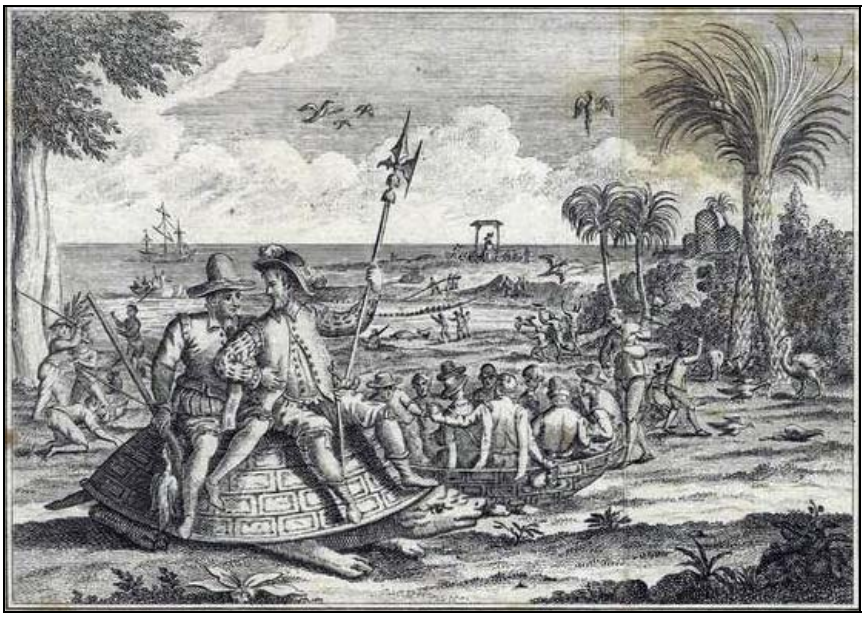
[515] La thématique de l'île comme un sanatorium est déjà contenue en substance dans la remarque exprimée par Souchu de Rennefort : « L'île de Mascareigne […] pousse des vapeurs si médicinales que les malades qui y furent descendus des vaisseaux y guérirent en peu de temps » (1668 : 164).

[516] La gravure est une composition imaginaire réalisée *a posteriori*. Elle ne correspond à aucune réalité tangible si ce n'est à celle que l'auteur a pu se faire de la lecture de ces relations de voyage.

[517] Parmi les relations qui suivent celles de Bontekoe, on peut citer celles de Thoreau (1654/1658), de Payen (1663), de Souchu de Rennefort (Juil. 1665), de F. Martin (1665), de Carpeau du Saussay (1666), de Montdevergue (fév. 1667), de J. Ruelle (fév. 1667), du Père Claude Guiart (fév. 1667), de l'abbé Carré (oct. 1667), du Sieur Dellon (sept 1668), de Dubois (1669) et du Père Vachet (1669)…

vécues par leurs prédécesseurs, même si nous pouvons déjà constater une moindre facilité dans la capture des animaux devenus, depuis les premiers accostages, beaucoup plus méfiants. Au total, la perception de l'espace bourbonnais par ses premiers visiteurs renvoie à la découverte d'un véritable paradis.

Fig. 1 : ***Zwei Hollaender reuten auf einer Schildkroete***



Source : NYPL (New-York Public Library), From *Museum des Wundervollen, oder Magazin des Ausserordentlichen in der Natur, der Kunst und im Menschenleben.* (Leipzig: Baumgärtner, 1803-1805) Baumgärtner, Friedrich Gotthelf (1759-1848), Publisher. Bergk, Johann Adam (1769-1834), Author.

La facilité et la rapidité avec lesquelles s'est construit ce mythe ne sont pas étonnantes en considérant l'épreuve sélective que constitue la traversée de l'Europe « vers les Isles » qui, pour Bourbon, est souvent amplifiée par une escale à Madagascar jugée dangereuse et insalubre. L'invention de cette perception idéelle est aussi liée aux conditions climatiques de l'île[518] ressenties comme bénéfiques par des équipages européens peu habitués à la chaleur et à l'humidité du monde tropical qu'ils investissent.

Les perceptions de l'espace bourbonnais par ses premiers occupants, à partir de 1665, maintiennent le sentiment de vivre dans une île paradisiaque, selon les canons de l'époque. Les habitants sont encore peu

[518] Le flux des alizés et une nuance océanique marquée contribuent à atténuer les caractéristiques du climat tropical de l'île.

nombreux[519]. L'espace ne manque pas et, à partir des terres du littoral, chacun peut obtenir une concession, à charge pour lui de véritablement la cultiver. L'existence des colons repose alors sur ce que Defos du Rau nomme, « une civilisation de cultures vivrières » (1960, 132), remplacée au milieu du XVIII[e] siècle par la « civilisation du café » (*idem* : 138). Selon les naturalistes, ces deux genres de vie ont été à l'origine de « la disparition des forêts des basses pentes de l'Ouest et du Nord-Est » (Cadet, 1980 : 72). Les textes des premiers observateurs, des scientifiques-voyageurs, ceux des forestiers à la fin du XIX[e] siècle et les écrits des géographes, au cours de la première moitié du XX[e], ont perpétué l'assertion d'une île complètement recouverte de forêt avant l'arrivée des hommes, à l'exception d'une partie du Massif de la Fournaise, des plaines alluviales et des pentes inférieures des planèzes de l'ouest (*ibid.*). Le toponyme, *England Forest,* employé par le navigateur Castelton en 1613 pour désigner l'île, accrédite fortement l'hypothèse.

L'abondance du gibier est sans doute encore une réalité même si plusieurs observateurs ont commencé, dès la fin du XVII[e] siècle, à signaler les effets des prédations destructrices des navigateurs et des premiers résidents. Ainsi, le fondateur de Pondichéry, François Martin, note, lors de son second passage sur l'île à la fin du mois d'octobre 1667 et à propos du séjour forcé des marins et des visiteurs, restés à terre, parce qu'ils n'avaient pas pu regagner à temps leurs vaisseaux surpris par l'arrivée d'un cyclone : « [qu'ils] firent un désordre qui n'est pas croyable sur les troupeaux, sur le gibier et dans les jardinages ; nous ne vîmes ni oies, ni poules d'eau sur l'étang de Saint-Paul qui en était tout couvert autrefois [1665], et l'on était obligé d'aller à trois ou quatre lieues de l'Habitation pour y trouver du cabris et du cochon » (Martineau et Froidevaux, 1931 : 109). Les prélèvements excessifs effectués par les visiteurs sont même parfois sanctionnés comme le consigne l'auteur anonyme du journal de bord du navire *le Navarre* intégré à l'escadre de Perse dirigée par Jacob Blanquet de La Haye (1621-1677) : « Ledit jour [jeudi 30 avril 1671], M. l'Amiral [de La Haye] fut averti que les soldats faisaient de très grands dégâts de tortues et qu'ils n'en prenaient que le foie, laissant gâter le reste, en fit mettre trois aux fers et ordonna que pas un soldat ni autre n'en prendraient à l'avenir sans permission, à peine de punition corporelle » (Lougnon, 1958 :112)[520].

---

[519] Les « premiers Réunionnais » sont 76 en 1671, 734 en 1704, 1 000 en 1711, 22 000 en1763 et 50 000 vers 1794 pour une superficie de l'ordre de 852 km^2, en ne retenant que la partie basse de l'île. Ces chiffres sont issus des enquêtes réalisées par les divers administrateurs sur l'île au cours du XVIII[e] siècle. La fiabilité de ces données est analysée assez finement par Defos du Rau dans sa thèse (1960, 138-154). Tout au long du XVIII[e] siècle, les densités sont donc restées assez modestes : entre 4 et 25 h/km^2 durant la première moitié et entre 45 et 59 h/km^2 pour la seconde.

[520] La lecture de cet extrait ne doit pas nous entraîner dans un écologisme anachronique. Ce qui est sanctionné, ici, est avant tout le gaspillage éhonté de nourriture. La punition attribuée au trois soldats ne relève pas, chez l'Amiral, d'un quelconque souci de protection ou de conservation des tortues.

En 1711, l'ancien garde-magasin Antoine Boucher surenchérit sur son rapport de 1710 en adressant à la compagnie un supplément de remarques sur les « habitans en général », ajoutant à l'occasion un nouveau chapitre à sa diatribe contre les colons de Bourbon. Discutable par sa partialité et le contentieux résistant entre Boucher et ses anciens compagnons de résidence, le texte évoque, cependant, les mêmes remarques à propos des prédations effectuées par les habitants de l'île : « [Vos enfants, qu'en avez-vous fait ?] Vous les avez nourris à la destruction de l'Isle, dont vous avez dépeuplé les bois de bestiaux, […] vous dites, Messieurs, que vous avez gouverné cette collonie (sic) ? C'est le plus grand malheur qui luy soit arrivé, car vous avez fait disparaître toutes ses richesses naturelles : tortues de terre, gibiers divers, poissons des étangs, tortues de mer […] Que sont devenus, messieurs, de votre glorieux Règne, cette quantité prodigieuse et innombrable de gibiers comme flamants, ramiers, tourterelles, sarcelles, poules d'eau, oies et canards sauvages, corbigeaux, alouettes, bécassines, merles, huppes et d'autres gibiers du pays… Tout cela a bien changé : l'on ne trouve plus de ces animaux que les faibles restes de ce qui a pu échapper à votre insatiable gourmandise » (Boucher, 1711, *Mémoire d'observation sur celuy de l'Isle Bourbon…*, dans Barassin, 1978 ; 47-48).

La question de la chasse est l'une de celles qui reviennent fréquemment dans les « mémoires » adressés à la Compagnie. Nous pouvons à cet égard évoquer « l'affaire Vauboulon » (1690-1692) qui, si elle n'est pas réductible aux ordonnances promulguées par le gouverneur pour réglementer drastiquement la chasse à Bourbon, a contribué à dresser les colons contre lui. En effet, les habitants ne tolèrent pas d'être privés de leur passe-temps favori qui à l'occasion constitue une ressource significative dans le troc qu'ils pratiquent entre eux. Si l'un des objectifs est sans doute de remettre les Bourbonnais au travail, ces textes témoignent aussi de la prise de conscience des responsables de la Compagnie d'une diminution des ressources originelles[521].

Cette première période nous permet de comprendre l'origine et les facteurs qui ont contribué à voir, dans l'île Bourbon, un véritable paradis terrestre. Sa situation à la marge des principales routes de navigation dans l'océan Indien (Beaujard, 2009) lui a permis sans doute de demeurer, jusqu'à la période médiévale, un véritable isolat écologique dont les conditions climatiques et l'abondance des ressources hydrologiques ont favorisé le développement d'une faune modeste mais relativement diversifiée et d'une végétation qualifiée de « luxuriante ». Conjointement à la perception d'un

[521] Pour justifier son ordonnance du 16 janvier 1690 réglementant la chasse, le Gouverneur précise que l'on ne peut pas poursuivre les pratiques d'autrefois **sous peine de disparition du gibier**. La chasse « est autorisée que le samedi seulement, à la viande ou à la tortue de terre, mais interdite dans l'étendue de la Possession du Roi […] Celle de la tortue de mer, autorisée pour les habitants de Saint-Paul seulement, est limitée à deux prises par semaine. Le même jour, un autre texte ordonne aux habitants de tuer les chiens […] Deux mâles et cinq femelles, les meilleures, dont deux à Saint-Paul, assureront la reproduction pour toute l'île » (Fontaine, 2001 :145).

espace insulaire prodigue, les textes manifestent assez tôt, vers la fin du XVII^{e}, une préoccupation (encore discrète) face à la diminution et au recul spatial du gibier occasionnés par les premiers visiteurs et les occupants initiaux. L'avifaune originelle est emblématique de cette razzia avec la disparition d'un de ses représentants les plus originaux, le *Dronte* ou *Dodo*. À la lecture des relations, nous sommes surpris par la rapidité et l'importance, semble-t-il, de ces « désordres » mais aussi par le fait qu'ils sont l'œuvre d'un nombre de personnes relativement réduit, la population ne dépassant pas 800 individus au début du XVIII^{e} siècle (supra). Sans doute faut-il prendre en compte, dans ces prédations, le rôle collatéral de l'introduction des animaux débarqués avec les premiers arrivants (porc, cabris, bovins mais aussi les rats, les chiens et les chats) contribuant par leur présence à perturber un environnement insulaire particulièrement sensible. Ainsi, tout n'est pas si idyllique dans le paradis bourbonnais, même si les habitants originels ont pu avoir le sentiment de vivre sur une île d'une prodigalité infinie construisant inconsciemment une posture de déni de la finitude des ressources. Paradoxalement, même les fameux « hourragans » qui frappent durement les colons, ponctuellement mais de manière récurrente, participent à cette perception d'une nature qui semble se renouveler en permanence. Après le passage cataclysmique du météore, tout recommence, la nature semble renaître à l'identique (ou presque) et les hommes reconstruisent leurs cases et leurs plantations… Ainsi, le cyclone peut-il figurer comme le battement symbolique et purgatif d'un temps cyclique scandé par la naissance, la destruction, la renaissance.

Critique 1 du synopsis. Triste Éden ?

Les premiers temps de Bourbon se caractérisaient ainsi, au niveau du rapport des premiers habitants à leur nouvel espace de vie, par un véritable enthousiasme vis-à-vis du potentiel de mise en valeur de l'île et par la qualité de ses conditions de vie, avec notamment un climat facilement supportable pour des hommes originaires du vieux continent. Nous sommes tentés d'identifier, à travers les textes, l'existence d'un véritable âge d'or dont l'empreinte des conditions idylliques dans l'esprit des arrivants initiaux se serait transmise de génération en génération. S'il est peu raisonnable de nier les aménités de Bourbon, nous pouvons être plus réservés sur la facilité d'y vivre. Les descriptions édéniques proposées par les premiers observateurs sont le fait de voyageurs séduits par l'exotisme tropical et non pas celui des résidents projetant leur avenir sur l'île. Les premiers ne font que passer et ils ne conservent dans leur regard que les éléments les plus favorables. Les mémoires, rédigés par les représentants de la Compagnie pour comprendre « l'utilité » de l'île et lui attribuer une fonction spécifique dans le dispositif insulaire de l'océan Indien, dressent l'inventaire d'une mise en valeur qui n'est que potentiel et non pas effectif. Entre le possible et la réalité, la distance est grande et les obstacles nombreux pour les habitants. Si, de

manière un peu caustique, Jean Defos du Rau résume le mode de vie des habitants originels de Bourbon comme celle de « jeunes en vacances » (1960, 132), pour certains, cela tenait plus de la colonie pénitentiaire. Passé l'engouement du temps de la découverte pour les nouveaux colons, la mise en valeur des terres de Bourbon ne s'est pas avérée aussi facile et simple que pouvaient le laisser supposer les rapports des observateurs[522]. Nous trouvons ainsi dans des textes ultérieurs à ceux de la fin du XVII^e^ siècle, la trace de ces difficultés. C'est d'abord, le cyclone qui ruine régulièrement les efforts des colons et rend souvent précaire les bénéfices escomptés des cultures développées. C'est ensuite la présence d'une quantité importante de « vermines » (vers, mouches, rats…) qui empoisonnent la vie des habitants. Enfin, la question de la construction d'un port efficace pour abriter les navires de passage et ainsi régulariser les liaisons avec l'Europe reste toujours en suspens.

En favorisant dès le départ la culture d'un cortège de plantes comestibles et un accès aisé aux ressources de la chasse, l'île a permis l'établissement rapide d'une « civilisation de la culture vivrière » mais qui restait insuffisante à répondre aux attentes d'une Compagnie avide de bénéfices, l'éden se révélant, *in fine*, assez décevant. Si les prédations sur la faune semblent avoir été très destructrices, il faut nuancer les jugements contemporains. Fuyant les implantations humaines, le gibier n'a pas disparu rapidement, il s'est réfugié dans les zones encore peu habitées au cœur de l'île, les fameux « pays des vivres ». Bien sûr, il ne s'agit pas de nier les conséquences mortifères du peuplement de l'île pour une grande part des représentants de l'avifaune, par exemple, mais de les resituer dans le contexte de la période. Le cas emblématique du Dodo est souvent présenté comme l'archétype d'éco-vandalisme significatif de cette période. En combattant les idées reçues, Éric Buffetaut (2012, 141-150) a bien replacé les conditions de sa disparition. Rares sont les personnes alors conscientes de la possibilité de l'extinction d'une espèce et aucun ne pense la nature comme supérieure ou égale aux humains. La question des temporalités est donc bien indissociable des jugements de valeur portés sur les relations homme/nature à Bourbon à la fin du XVII^e^ siècle.

L'introduction du caféier de Moka en septembre 1715, l'acclimatation d'épices par Pierre Poivre (1719-1786) et Joseph Hubert (1747-1825), la reprise du commerce avec l'Inde sous l'impulsion de Law, le renouvellement de la Compagnie des Indes, permettent à l'île de connaître une certaine prospérité au cours du XVIII^e^ siècle confortant la perception d'un état naturel harmonieux et d'une certaine douceur de « vivre aux îles ». Mais cette dernière n'est pas le lot quotidien de l'ensemble des habitants. Le groupe des asservis est de plus en plus important au fur et à mesure du

[522] Les mémoires soulignent par exemple la possibilité de cultiver l'indigo à Bourbon (Feuilley, 1704) mais la plupart du temps, les résidents n'ont aucune idée de la manière de le faire. Cette culture de rapport est donc restée plus ou moins à l'état virtuel et n'a jamais répondu aux espérances initiales.

développement de « l'empire du café ». Defos du Rau (1960, 143) précise que la population est passée de 1 500 personnes à 46 000 entre 1715 et 1788 par l'adjonction de 35 000 esclaves. Conjointement à l'augmentation de la population, l'apparition d'un groupe social nouveau, les *Petits Blancs*, contribue au peuplement de l'ensemble de l'île et à accentuer la déforestation généralisée de ses basses pentes et bientôt des hautes « plaines » de l'intérieur.

Temps 2. Chronique d'une destruction annoncée (1850-1970)

L'effacement du mythe

La seconde période de notre scénario bourbonnais est déterminée par un changement dans les rapports et les perceptions entretenus par les habitants de l'île vis-à-vis de la nature. Cette évolution est visible dans les projets développés par les contemporains de l'époque. L'arrivée d'une nouvelle génération de migrants tout au long du XVIII^{e} siècle, constituée de « cadets de familles bourgeoises ou même aristocratiques […] d'officiers, d'ingénieurs, et aussi [par] des ouvriers, des hommes de troupe » (Defos du Rau, 1960 : 140) disposant d'un bagage de connaissances plus solide que celui des premiers arrivants, et les résultats des politiques éclairées menées par de grands administrateurs de la Compagnie, comme Beauvollier de Courchant (1718-1723), Desforges-Boucher (1723-1725), P.-B. Dumas (1726-1734) et de Labourdonnais (1735-1746), expliquent en grande partie cette évolution. Avec le Traité de Paris (1763), la Compagnie des Indes disparaît, elle est relayée dans la prise en charge de Bourbon par l'administration royale. À la prospérité des vingt dernières années du XVIII^{e} siècle succède une période d'incertitude liée à un ensemble d'événements extérieurs à l'île (la Révolution en métropole, les guerres napoléoniennes) mais dont les conséquences se font ressentir jusqu'à Bourbon (occupation de l'île par les Anglais de 1810 à 1815). La perte de l'Île de France et de certaines possessions dans les Antilles, au Traité de Paris de 1814, offre à Bourbon l'opportunité de développer la culture de la canne à sucre assurant ainsi la transition entre « l'empire du café » et des épices avec l'économie sucrière. L'abolition définitive de la servitude, en 1848, bouleverse le système de la plantation qui s'est peu à peu imposé sur la plus grande partie des basses pentes de l'Est et de l'Ouest où, cependant, le café résiste encore dans les Hauts de Saint-Paul et de Saint-Leu. L'appel aux migrations organisées dans le cadre juridique de l'engagisme est l'une des solutions choisies par les planteurs face à l'abandon des « Habitations » par les nouveaux affranchis et au refus des « Petits Créoles » de trouver dans une situation de salariés l'amélioration de leurs conditions d'existence. Ces derniers choisissent de vivre libre en colonisant les Hauts de l'île au prix d'une certaine précarité. Ce bouleversement induit une nouvelle organisation spatiale, économique et sociale de l'île et entraîne une extension des terres de

culture en direction des hautes plaines et des cirques. Le développement de la canne à sucre et la montée des « Petits Blancs » dans les Hauts portent un coup rude à l'espace forestier dont la limite inférieure recule au-dessus de 800 m sur les pentes de la côte Sous-le-Vent et disparaît presque totalement des basses pentes de l'Est (Cadet, 1980 : 73)[523]. Si l'accaparement des basses terres du littoral par l'industrie sucrière apparaît comme tout à fait normal, voire indispensable, pour assurer le développement économique de l'île dont la population atteint presque 200 000 personnes en 1872, en revanche, les défrichements mal contrôlés des terres des Hauts, en particulier à l'intérieur du cirque de Cilaos, sont très mal perçus par le récent service forestier. Présents sur le terrain, ses agents ont du mal à faire respecter le règlement de 1874 et leurs rapports avec les nouveaux occupants prennent la forme parfois d'un véritable pugilat.

Bien que très éloignés de la métropole, les habitants de la colonie perçoivent régulièrement les échos du grand « chambardement » du siècle, que ce soit dans les domaines politique et économique ou dans ceux qui touchent aux innovations technologiques et à l'évolution de la pensée scientifique. Pour notre propos, c'est surtout le développement des sciences naturelles qui est très significatif. Impulsé par les naturalistes-voyageurs, à l'image d'un Alexander von Humboldt (1769-1859), l'approche de la nature est renouvelée. Celle-ci reste un tout, mais elle est saisissable à travers un ensemble de milieux caractéristiques des différentes aires géographiques. Si la nature était alors conçue comme une œuvre immuable hors d'atteinte des entreprises humaines, la notion de milieu met en évidence les interactions entre les phénomènes « naturels » (géologiques, climatologiques, botaniques) et les entreprises des sociétés. Cette nouvelle posture intellectuelle s'articule également sur les héritages du mouvement physiocratique développé au cours de la seconde partie du XVIII^{e} siècle. Ainsi l'homme n'est plus soumis au bon vouloir de la nature, il peut agir judicieusement sur elle pour en augmenter son profit. Ce passage de la nature au milieu s'effectue à La Réunion au cours de ce même siècle avec des habitants qui deviennent plus attentifs aux manifestations turbulentes attachées à la nature climatique et géologique de l'île. Plusieurs événements d'ampleur catastrophique vont retenir l'attention des contemporains. Ce sont d'abord les cyclones de 1806-1807, de 1829, de 1858 et de 1879, pour ne citer que les météores les plus violents, mais également, parmi les éruptions volcaniques les plus spectaculaires, celles de 1812, de 1860 et 1890/91. La fréquence régulière de ce type de tumultes naturels ne surprend guère les habitants de Bourbon, si ce n'est par leur amplitude, mais d'autres apparitions inaccoutumées les frappent profondément. Ce sont, par exemple, le grand incendie de 1869 et surtout l'éboulement d'une partie du Gros Morne ensevelissant l'écart de Grand-Sable (Salazie), le 26 novembre 1875. Perçus comme de véritables

[523] Ce recul est bien perceptible également par l'analyse des cartes de Selhausen (1793, 1818) et de Maillard (1862).

catastrophes, l'opinion publique ne reste plus passive ou fataliste devant ces événements, elle exige de la part des autorités compétentes des explications ou du moins une compréhension pour pouvoir se prémunir de leur éventuel retour. Les commissions d'enquêtes que la colonie met en place pour imposer une lecture raisonnée et apporter une interprétation scientifique de ces épisodes bouleversants, travaillent à la recherche et à l'identification des causes responsables de ces phénomènes. Cette approche scientifique caractérise l'appréhension de la nature par le biais du « milieu » dans lequel chaque élément est indissociable des autres. Le cas de l'ensevelissement de Grand-Sable est assez significatif de cette nouvelle posture. Si dans un premier temps, le décrochage d'une partie de la base du Gros Morne est imputé à l'activité volcanique de l'île par l'intermédiaire d'un tremblement de terre, très vite cette explication s'avère insuffisante et peu convaincante. Fondée sur l'observation des habitants du cirque, une seconde interprétation est apparue assez rapidement, mettant en relation les événements de 1869 et de 1875.

(Jules Gros citant les propos de M. Berquin, directeur de l'hôpital militaire de Salazie) : « J'ai rencontré là un vieillard qui croit à un simple éboulement et qui m'a expliqué ses impressions ainsi qu'il suit "Nous avons eu, en 1869, un immense incendie, et les arbres de nos montagnes ont été brûlés, toutes les racines qui retenaient les terres ont pourri avec le temps et ce sont autant de conduits dans le sol par lesquels s'infiltrent les eaux. Telle est la cause de ce que vous voyez" » (Gros, 1876 : 45). Reprise sans plus de preuve, cette hypothèse est véhiculée dans un grand nombre d'ouvrages sur les colonies françaises[524] et parfois par des auteurs renommés comme les frères Reclus (1889). Cette causalité entre la forêt et le sol, voire avec les conditions climatiques, témoigne non seulement du passage conceptuel entre nature et milieu mais surtout d'un constat récurrent énoncé tout au long du XIX^{e} siècle pour La Réunion : les effets des « ravages » de la déforestation.

L'Éden défiguré

Si dans la période précédente, les populations n'avaient pas accordé majoritairement une grande attention aux conséquences de leur mise en valeur du littoral et des basses pentes de l'île, dès le début du XIX^{e} siècle les observateurs de passage, disposant d'un minimum de connaissances scientifiques, ont souligné le risque d'un défrichement anarchique et immodéré. Le premier est Bory de Saint-Vincent. Très impressionné par la déforestation de l'Île de France, le naturaliste signale les pertes de terre végétale sur les hauts de l'île, implicitement attribuées à l'érosion et à la disparition des forêts. Il a cette phrase définitive, récupérée par quelques

[524] J. Gaffarel, « La Réunion », *Revue de géographie*, Vol. 5, 1879, p. 166-167 ; A.-M. Gochet, dans *La France coloniale illustrée…*, 1888, p. 220-221 ; L. Henrique, dans *Les colonies françaises, notices illustrées*, 1889, p. 15 ; E. Reclus, dans *Océan et terres océaniques* (Nouvelle géographie universelle), 1889, tome XIV, p. 167.

auteurs, comme L. Henrique en 1889, « l'infécondité de Mascareigne sera un jour comme l'aridité de l'Égypte, de l'Arabie, de la Perse, et de tant d'autres déserts, une preuve indubitable de l'ancienne possession de l'homme » (Bory de Saint-Vincent, 1804 : 178-179). Moins excessives que chez Bory, les remarques des contemporains, qui se succèdent jusqu'à la fin du siècle, mettent chaque fois en exergue les variations climatiques survenues dans l'île par la destruction de la forêt. Sans devoir les convoquer chacun à leur tour, nous nous limiterons au témoignage de Jules Duval, paru en 1860 dans la *Revue des deux mondes* qui résume assez bien les perceptions de ses collègues[525] : « On hésite à recommander l'exploitation des richesses forestières de l'île en songeant que la hache du planteur et du charbonnier n'a que trop dévasté les bois. Autrefois l'île tout entière était une forêt qui des sommets descendait jusqu'au rivage de la mer ; les déboisemens l'ont réduite à une zone de quelques kilomètres dans le haut de la seconde zone et sur les montagnes : le fer et le feu, l'insouciance et la cupidité ont commis ces ravages. Les déboisemens excessifs ont, à Bourbon comme ailleurs, dénudé les pentes, livré aux vents et aux ouragans la surface du sol dépouillé. Une profonde perturbation climatérique en a été la conséquence, et l'on n'impute point à d'autres causes une alternance de longues sécheresses et de pluies torrentielles bien plus prononcée qu'autrefois » (Duval, 1860 : 871).

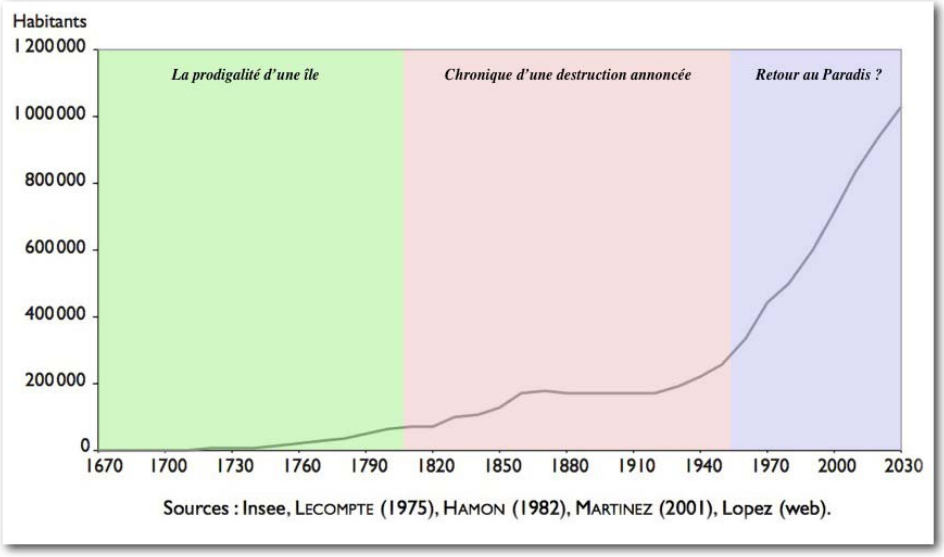
Souvent invoquée dans les autres textes, la dernière remarque de l'auteur traduit assez bien les préoccupations des personnes sensibles aux conséquences des déboisements importants de l'île. Il n'est bien sûr pas encore question de perte de biodiversité, même si certains textes notent la quasi-disparition des « essences rares » spécifiques de Bourbon, mais bien d'un changement climatique contraignant pour la réussite de l'agriculture, activité toujours pensée comme le pilier du développement économique de l'île. Pour remédier à cet état, le reboisement par l'introduction d'espèces exotiques (filao, eucalyptus, cryptomeria…) à pousse rapide a été le fer de lance des différentes politiques préconisées par les spécialistes et les responsables politiques depuis la fin du XVIII^{e} siècle jusqu'au début des années 1960 : « Quel remède efficace faut-il apporter à cet état de choses ? Celui de refaire l'œuvre détruite de la nature, de rendre ce pays ce qu'il était autrefois, de replanter enfin ces forêts qui fesaient (sic) de ces montagnes, aujourd'hui sèches et inutiles, la source de ses cours d'eau et le principe de ses pluies » (Textor de Ravisi, 1850 : 78).

La fin du siècle et le début du suivant, marqués par l'effondrement sucrier et les deux « Grandes » guerres, poursuivent les transformations d'une île dont l'accroissement démographique connaît un essor fulgurant à partir de la Départementalisation en 1947 (fig. 2). Si la déforestation est toujours

[525] De Billiard (1822) à Millot (1906), en passant par Charlier (1838), Textor de Ravisi (1848-1851), Duval (1860), Maillard (1862), Gaffarel (1879), Blondel (1888), Reclus (1889), Garsault (1900), etc…, tous ont abordé la question de la déforestation et de ses conséquences dans leur description de l'île.

évoquée par les observateurs de passage[526], la question démographique va passer au premier plan et les milieux sont analysés en fonction de leur capacité à répondre à l'augmentation de la population. Forte densité, surpopulation et capacité de charge sont des termes qui apparaissent régulièrement dans les discours politiques, économiques et géographiques entre 1930 et la fin des années 1970, avec comme proposition exutoire, la tentation des solutions migratoires : Madagascar avec la Sakay et les migrations organisées en direction de la métropole.

Fig. 2 Évolution démographique au cours des trois temps du scénario bourbonnais



D'après Sandron, F., 2008, *La population réunionnaise. Analyses démographiques*. Paris : IRD, p. 28.

Le regard des contemporains sur la nature s'est alors resserré sur l'économique, le fonctionnel et les pratiques culturales. Ces dernières sont souvent mobilisées par les géographes (Blache, 1949 ; Robequain, 1947 ; Isnard, 1953 ; Defos du Rau, 1955, 1956, 1960) pour souligner leurs effets dévastateurs sur les milieux fragilisés de l'île et justifier en partie leur diagnostic d'espace de surpeuplement : « Dès aujourd'hui, elle [La Réunion] doit nourrir au moins 350 habitants par kilomètre carré de terres cultivées, soit moins de 30 ares par habitant. Dans les conditions de structure sociale et de technique économique que nous avons précédemment analysées, il y a

[526] Charles Robequain note encore en 1947 : « L'interdiction de défricher les pentes au-dessus de 40° est souvent violée. Le déboisement et l'érosion s'aggravent dangereusement (…) L'administration forestière doit se livrer à une surveillance difficile pour prévenir ou punir les délits très fréquents : les gardes sont souvent l'objet de voie de fait de la part des fraudeurs surpris » (1947 : 8).

manifestement **surpeuplement**[527]. (…) Dans les conditions actuelles, le problème du **surpeuplement** de la Réunion semble insoluble : telle est l'impasse à laquelle aboutissent les trois siècles de colonisation de l'île » (Isnard, 1953 : 424 et 428). En conformité avec ses prédécesseurs (Jules Blache et Charles Robequain), les remarques d'Hildebert Isnard sont développées quelques années plus tard par Jean Defos du Rau qui listait la « pression démographique » comme l'une des principales menaces pour la destinée de l'île et concluait sa thèse (1960) par cette phrase : « Jusqu'à ce que la preuve soit faite que surpeuplement et inertie sont écartés, l'avenir reste, malgré la renaissance actuelle, assez incertain pour La Réunion » (1960 : 661). Le géographe a été longtemps hanté par cette question qui l'a poursuivi bien après son départ de l'île et même orienté dans le choix de certains sujets de mémoires dirigés par ses soins. La maîtrise de Wilfrid Bertile, *Le sous-développement réunionnais. L'émigration en métropole : somnifère ou remède ?* (1968) en est un éloquent témoignage[528]. Cette thématique ne s'est pas épuisée pour autant, nous la rencontrons encore chez les géographes à l'orée des années 1990 comme chez Daniel Lefèvre dans le *Bulletin de l'association de géographes français* : « Les densités de population augmentent, s'établissant en 1986 à 220 h/km^2, 843 h/km^2 cultivé, et plus de 1 000 h/km^2 pour les seules terres arables. Compte tenu de la capacité du système de production et des contraintes écologiques cela aboutit à une véritable surcharge démographique » (1987 : 375).

La relation, poids démographique et potentialité des terres agricoles, apparaît donc essentielle pour la période si nous voulons comprendre les rapports des hommes à leur milieu. Elle intègre, bien sûr, les dimensions sociales et économiques plus largement mises en avant chez les auteurs extérieurs à la géographie[529]. Si l'heure n'est plus à se lamenter sur les désastres des déboisements, en particulier leur recrudescence dans les années 1930 où la culture du géranium fait disparaître « toutes les forêts des Hauts de l'Ouest entre 800 et 1 400 m » (Cadet, 1980 : 73), il n'est pas encore question de protection de l'environnement. La préoccupation première est de ménager les milieux en favorisant des aménagements viables pour éviter le recours aux solutions extrêmes, comme le préconise Defos du Rau pour Cilaos : « L'évacuation des trois quarts des habitants du cirque, qu'il faudrait caser ailleurs » (1956 : 312)[530].

---

[527] Souligné par nous.

[528] Reconnaissant l'importance de la question démographique pour l'île, la position affichée par W. Bertile s'annonce déjà en contrechamp de celle de Defos du Rau lorsqu'il précise « qu'il ne faut pas faire du problème démographique une tarte à la crème » (*op. cit.*, p. 271).

[529] Le premier chapitre de l'ouvrage de Frédéric Sandron (2008) en donne des exemples éloquents.

[530] Énoncée sous la forme de boutade, le géographe est bien conscient du caractère irréaliste de sa proposition.

Critique 2 du synopsis. À l'ombre de forêt et de la question démographique

Sans remettre en question les observations présentées par les auteurs de cette période concernant les conséquences des grands défrichements intervenus au XIX^{e} siècle et jusqu'aux années 1940, ni mésestimer la question démographique dans le cadre d'un espace insulaire exigu, nous pouvons nuancer cette séquence assez tourmentée du scénario bourbonnais. Notre première remarque, qui n'est pas déterminante pour le constat de la déforestation, note les perceptions différentielles des visiteurs de Bourbon à propos de la présence des belles forêts de l'île. Bon nombre de voyageurs insouciants, Victor Charlier (1838), Louis Simonin (1861), Pooka (1888), Gerit Verschuur (1897) ou de géographes de cabinet, Malte-Brun (1853), Jules Verne (1868), continuent de chanter les caractères luxuriants de la sylve de Bourbon, ou du moins ils n'ont pas été particulièrement interpellés par sa disparition. Mais là n'est pas le fond de notre nuance. Celui-ci réside plutôt dans les conséquences attribuées à la déforestation au niveau de l'érosion des terres végétales. Celle-ci peut avoir une origine climatologique en dehors de toute intervention humaine. Précisant que la « responsabilité de l'homme n'est pas toujours engagée », René Robert évalue les prélèvements en sol liés à la vigueur des pluies tropicales :
« En année sans passage de perturbation tropicale [dans les hauts de l'ouest], ce sont environ 20 à 30 tonnes de sol qui sont enlevées à l'hectare ; pour une année avec perturbation tropicale, entre 60 et 120 tonnes » (1998 : 498). Sans méconnaître l'amplification apportée par la contribution de l'homme à ce phénomène, il ne faut pas occulter les conditions météorologiques de l'île pouvant provoquer un effet dévastateur sur des milieux en partie fragilisés par diverses formes d'anthropisation.

Dans le même ordre de fait, il faut apporter un bémol à l'importance des incendies d'origine anthropique dans l'explication des « ravages » de la déforestation. Cette remarque doit être replacée dans le cadre de l'opposition entre pratiques vernaculaires et savoirs scientifiques du colonisateur. La thématique de l'incendie est omniprésente chez les observateurs extérieurs à l'île qui déconsidèrent formellement les défrichements par brûlis. Sans évoquer la perception d'un archaïsme périmé attachée à ces pratiques empiriques, les auteurs férus d'agronomie dénoncent implacablement le danger des « défrichés » et leur multiplication dans les espaces sensibles des cirques de l'île, Mafate et Cilaos tout particulièrement. Les discours accusant la « hache et le feu » comme principe du déboisement à Bourbon, ont fini par accréditer l'idée que la disparition de ses forêts serait l'œuvre tout entière de pionniers peu scrupuleux. Si l'assertion n'est pas dénuée de tout fondement, il faut la nuancer en précisant que certaines parties (importantes) des hauts de l'île ont été la proie de grands incendies expliquant la disparition des forêts. Textor de Ravisi, chargé d'étudier le plan de colonisation des « hautes plaines », mentionne à plusieurs reprises que le déboisement de la plaine des Cafres serait dû à des incendies, sans incriminer l'action des hommes comme

il peut le faire dans d'autres cas : « C'était jadis une grande forêt intérieure [...] Les incendies l'ont déboisée, et dans beaucoup d'endroits on peut encore suivre les ravages du feu par les traces qu'il a laissées » (1850 : 65). L'origine de l'événement catastrophique évoqué plus haut, l'incendie de « la Grande Ilette » (Salazie) le 6 août 1869, dont les répercussions sur les forêts du cirque ont été profondes, reste mystérieuse et difficilement imputable aux habitants. Si les témoignages dans la presse de la période (*La Malle, le Moniteur de la Réunion*) débordent de détails précis sur les manifestations du sinistre, aucune explication n'est apportée quant à son déclenchement. Le seul élément disponible qui permettrait d'esquisser une hypothèse est un récit anonyme paru dans l'édition du *Moniteur* du 16 août 1869 : « Le temps s'était levé, beau, ce jour-là, et le soleil n'avait jamais paru si brillant (...) Sur nos têtes, (...) le Piton des Neiges, couvert de glaces, dont la réverbération donnait au ciel un aspect étrange. Mais bientôt la brise se fit sentir plus vivement (...) A dix heures, l'on pouvait apercevoir, disséminées çà et là, de légères fumées s'élevant comme par enchantement (...) A onze heures la brise devint plus forte et commença à prendre un caractère inquiétant. Car le feu se communiquait déjà avec une facilité et une promptitude remarquables. A midi le coup de vent se déclara et avec lui l'incendie s'alluma. En une heure, (...), le Trou Blanc, le Grand Sable, la Plaine des Merles, la Terre Plate et le Cimandef offraient le spectacle d'un vaste incendie. Le vent se promenait en tourbillonnant dans les localités déjà citées, emportant des flocons de feu qui embrasaient tout. Les Salazes, ronflant comme le tonnerre (...) les étincelles, se répandant partout comme une pluie de feu (...) ». Ces éléments doivent nous inciter à une certaine prudence pour éviter tout amalgame préjudiciable à une analyse objective de faits investis par beaucoup de passion.

La dernière nuance concerne la thématique du surpeuplement qui traverse un grand nombre de textes à partir des années 1947-1975. Là encore, sans vouloir relativiser le constat[531], il ne faut pas perdre de vue le contexte international de la période. Globalement, les années 1950 sont celles de la « découverte » de la croissance exponentielle de la population mondiale. Si le fait avait déjà été pressenti, avec la résurgence d'institutions internationales productrices de rapports scientifiquement argumentés, à l'image de l'ONU, la sonnette d'alarme est tirée. *La terre au risque de la surpopulation* est une question qui génère alors une abondante littérature et son corollaire, l'explosion (ou la bombe) démographique, mobilise les chercheurs des sciences sociales et économiques dans la plupart des pays « développés ». Il faut ajouter à ce contexte déjà très « chargé », et spécialement pour les géographes, les savoir-faire méthodologiques hérités de Vidal de la Blache, plus ou moins affinés ensuite par ses élèves. Dans les espaces tropicaux souvent encore mal connus, le principe initial, pour appréhender les

[531] F. Sandron (*op. cit.*) souligne que La Réunion était souvent utilisée comme exemple emblématique de l'explosion démographique constatée au début des années 1960 (p. 18 + note de bas de page n° 16). Avec plus de 840 000 habitants au 1er janvier 2013, la question démographique reste toujours une problématique préoccupante pour l'île.

organisations spatiales des populations résidentes, est d'établir une carte des densités. Celle-ci permet ensuite au chercheur d'orienter ses analyses et de définir ses problématiques. La mesure des densités et la détermination d'un optimum de charge démographique dans un milieu donné, compte tenu de son système productif, ont été souvent des repères désirés pour orienter les démarches des géographes « tropicalistes ». Petit espace insulaire dont l'exiguïté et les ressources limitées ont été constamment pointées, La Réunion pouvait difficilement échapper à la focalisation des chercheurs comme espace typique du surpeuplement.

Conclusion – Discussion

Caractérisant le dernier temps du « scénario bourbonnais », la période des années 1970 jusqu'à nos jours constitue-t-elle, pour La Réunion, une résurgence (recomposée) du mythe de l'Éden ? Plusieurs observations objectives permettent d'accréditer cette hypothèse mais, disons-le d'emblée, la volonté d'un *Retour au paradis* (recomposé) s'est traduite par une politique environnementale institutionnelle très encadrée, génératrice de conflits d'usage fréquemment relayés par la presse locale.

Depuis la fin des années 1960, la situation générale de l'île a été profondément modifiée par les effets de la départementalisation (1947). Bien que localisée à l'ultra-périphérie des régions européennes, La Réunion a su s'insérer dans les réseaux de la globalisation et participer de manière effective au développement de la coopération régionale du sud-ouest de l'océan Indien (COI). Les contraintes structurelles et conjoncturelles sur les secteurs de l'économie et sur les conditions sociales de la plus grande partie de la population n'ont pas pour autant disparu, elles restent toujours présentes et menaçantes pour l'avenir de l'île[532]. Le poids démographique, proche de 900 000 habitants en 2014, est une donnée prégnante pour concevoir l'aménagement du territoire dans le contexte d'une pensée environnementaliste généralisée. Le souci de la conservation environnementale n'émerge, comme problématique mondialisée, qu'au début des années 1980 avec la médiatisation des analyses climatologiques sur l'impact des gaz à effet de serre concernant les pertes de biodiversité et l'altération des environnements humains, conséquences liées directement, pour certains chercheurs, au développement de la « société thermo-industrielle » (Grinevald, 1990).

L'universalisation du questionnement environnemental nécessite un changement d'échelle dans l'appréhension de la relation Homme/Nature. Outre le fait que l'interrogation de ces deux catégories (Descola, 2005) nous entraîne à revoir nos certitudes, nous pouvons constater que cette thématique

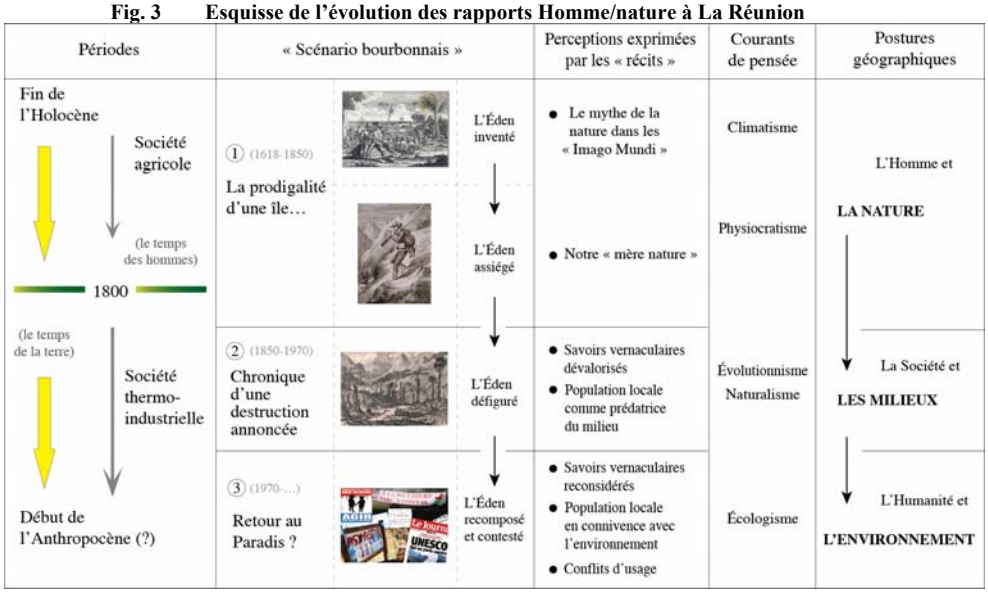
[532] Le travail de maîtrise réalisé par W. Bertile sur *l'émigration réunionnaise en métropole* (1968) est très révélateur des enjeux de ces contraintes et de leurs conséquences pour La Réunion des années 1970. Nonobstant l'évolution socio-économique intervenue depuis cette période, on peut constater la résilience de ces contraintes.

interpelle désormais l'ensemble des sociétés du système monde (l'humanité) dans une solidarité forcée. La Réunion n'a donc pas échappé à l'imprégnation du paradigme environnemental et, dans une volonté consensuelle de recomposer un avatar de l'Éden originel, elle a conduit de nombreux projets pour conserver, protéger et valoriser sa biodiversité et ses « paysages remarquables ». En témoignent, la promulgation par la Région d'un Agenda 21 dès le milieu des années 1990, la création d'un Parc national, d'une Réserve naturelle marine et la signature du programme Gerri (*Grenelle de l'Environnement à La Réunion Réussir l'Innovation*) en 2007 ; l'ensemble étant symboliquement fédéré par l'accession d'une partie de son territoire (*Pitons, Cirques et Remparts*) au label du patrimoine mondial de l'UNESCO, en 2010. Peu contestables, ces résultats traduisent-ils une évolution significative du rapport des habitants à leur milieu de vie ?

Pour un nombre important de la population, La Réunion est devenue un espace de parcours récréatifs. Le développement des loisirs de plein air a permis d'introduire une sensibilisation à l'éthique de l'environnement. Les habitants sont ainsi plus familiarisés avec les différents espaces écologiques de l'île. Les Hauts de La Réunion (plaines, cirques et parties supérieures des planèzes extérieures) expriment bien ce changement par l'inversion de la charge des valeurs qui leur étaient attachées. Derniers « refuges de la créolité », ils figurent aujourd'hui comme l'ultime réserve de « naturalité » et bénéficient d'un nouvel engouement de la part des populations urbanisées du littoral. Accompagnés par le mouvement associatif « écologique » (Srepen 1971, Seor 1997…), les habitants ont dans leur ensemble accueilli assez favorablement les grandes initiatives de protection de leur environnement sans réaliser précisément les conséquences du régime réglementaire contraignant qui les accompagnaient. La contestation du nouvel Éden, perçu par certains usagers comme imposé par la métropole, résulte en partie de cette incompréhension et de la difficulté à modifier profondément nos relations à la nature, ce que d'aucuns légitiment au nom de la tradition ou de la culture.

La figure 3 résume notre hypothèse du « scénario bourbonnais » concernant l'évolution de la relation homme/nature en replaçant chaque séquence dans un cadre temporel, un courant de pensée dominant (parfois dogmatique), une posture géographique significative de la discipline sur cette problématique et les perceptions que nous pouvons identifier à travers la lecture des récits de la période.

Fig. 3 Esquisse de l'évolution des rapports Homme/nature à La Réunion



Conception & réalisation, Ch. Germanaz

Le premier temps, *La prodigalité d'une île*, intègre les années de l'invention de l'Éden puis celles de son altération. Elles correspondent à l'époque où les sociétés sont encore, dans leur majorité, profondément marquées par l'économie et la civilisation agricoles. Pour La Réunion, cette situation se maintient au-delà de la coupure 1800, retenue par certaines mouvances de recherche sur le développement et l'environnement pour situer la naissance de la société thermo-industrielle et les débuts d'une nouvelle ère géologique : l'Anthropocène (Lorius et Carpentier, 2011 ; Grinevald, 2012). Les discours à caractère géographique produits par l'Europe (relations de voyages, cartes, rapports…) exposent une description et un inventaire de la Nature souvent réalisés dans le cadre conceptuel des théories climatiques héritées de l'Antiquité (Staszak, 1995). La diversité des expressions de la nature mise en évidence par les grands voyages et les premières colonisations européennes nourrissent les conceptions de la nature comme œuvre divine, multiple et infinie et dont la fécondité généreuse est offerte à l'exploitation des hommes.

La seconde période, *Chronique d'une destruction annoncée*, s'articule sur un nouveau postulat concernant l'approche de la nature. Les théories des sciences naturelles (évolutionnisme et naturalisme) transforment la nature en milieux. Ce dernier terme devient central dans le discours géographique renouvelé par Vidal de la Blache. Dans ce contexte intellectuel, les savoirs vernaculaires hors de l'Europe sont souvent interprétés comme rétrogrades ou archaïques et les populations rurales stigmatisées pour leur ignorance et culpabilisées pour leurs prédations sur les milieux. Ce temps

correspond à un changement d'échelle, les enjeux ne s'appréhendent plus dans une relation locale et individuelle homme/nature, ils mobilisent désormais à une échelle zonale les sociétés dans leur rapport aux milieux.

La troisième période correspond au passage milieu/environnement, à l'introduction de l'échelle monde et au postulat d'une solidarité « écologique » universelle mobilisant au-delà de la société, l'humanité tout entière. Cela ne signifie pas la disparition des autres niveaux scalaires dans l'analyse des relations à l'environnement, au contraire l'originalité réside dans la contraction du mondial et du local sous la forme d'une approche « glocalisée ». Si celle-ci implique de reconsidérer les connaissances des populations locales dont on valorise les aspects les plus conformes au respect environnemental (Diamond, 2013), elle met surtout en évidence les conflits d'usage liés à l'immixtion du global dans le local.

En limitant notre proposition à l'état d'un cadre conceptuel propice à analyser dans une perspective diachronique la relation des habitants à l'environnement, quelle est la valeur heuristique du « scénario bourbonnais », que nous apprend-il sur notre rapport à l'environnement ? Si notre premier constat est de souligner l'adéquation assez fine entre La Réunion et le reste du monde occidentalisé au niveau de l'évolution de ces rapports, il nous semble que l'espace insulaire comme figure de l'île-laboratoire permet, pour ceux qui vivent « l'iléité » au quotidien, de percevoir plus facilement la tension schizophrénique existant dans nos relations à l'environnement. À la fois, nous souhaitons conserver, protéger les éléments remarquables de la nature (biodiversité, endémisme, plasticité des plantes consommées…), la mise en parcs de cette dernière étant un révélateur facilement perceptible de cette attitude, et dans le même temps nous poursuivons des activités préjudiciables pour l'environnement (suprématie de l'automobile, production pléthorique de déchets, prévarication de l'espace agricole…), tout en le sachant parfaitement. Partagée aujourd'hui par la plupart des sociétés, cette forme de dissonance cognitive (Festinger, 1957 ; Vaidis et Halimi-Falkowicz, 2007) est sans doute plus facile à appréhender dans le cadre insulaire dont la fragilité environnementale est connue depuis bien longtemps.

L'exemple contemporain de La Réunion souligne efficacement la complexité du débat environnementaliste souvent monopolisé par le pouvoir politique et ses épigones. Dans le même ordre d'idée, quelle légitimité accorder à la contestation grandissante à l'encontre du Parc national et de la Réserve naturelle marine ? Qui parle et au nom de qui ? Comment permettre à chacun de s'approprier la question environnementale ? Une fois encore, il nous semble qu'il est plus aisé de cerner, à l'échelle de la petite île, les stratégies et les intérêts sous-jacents attachés à ce questionnement commun aux sociétés insulaires et continentales. Enfin, en projetant La Réunion dans son contexte régional, nous constatons bien que la problématique environnementale est partagée par ses voisines mais sous des configurations différentes. Cela doit nous inciter à mieux prendre en compte la diversité des

enjeux attachés à cette question, en particulier ceux liés aux inégalités de développement et à la variabilité des perceptions culturelles.

Éléments bibliographiques

Références historiques

Billiard, A., 1822, *Voyage aux colonies orientales ou lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819, 1820 à M. le Cte de Montalivet*. Paris : Lib. Française de Ladvocat, 485 p.

Blondel, A., 1888, « L'île de la Réunion », *Bull. soc. Géogr. de Paris*, vol. IX, p. 574-597.

Charlier, V., *Iles Madagascar, Bourbon et Maurice*. Paris : F. Didot frères, fils et Cie, 64 p. Extrait de *L'Univers ou Histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs, industries, cultures, etc*.

Dubois, 1674, *les voyages faits par le sieur D.B. aux isles Dauphine ou Madagascar et Bourbon ou Mascarenne, ès années 1669, 70, 71 et 72 Dans laquelle (sic) il est curieusement traité du Cap Vert, de la ville de Surate, des isles de Sainte-Hélène, ou (sic) de l'Ascention. Ensemble les mœurs, religions, forces, gouvernemens et coutumes des habitans desdites isles, avec l'histoire naturelle du païs*. Paris : Chez Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la Sainte-chapelle, p. 159-209.

Duval, J., 1860, « Politique coloniale de la France. L'Ile de la Réunion, ses ressources, ses progrès, l'immigration et l'absentéisme », *Revue des Deux Mondes*, vol. 26, p. 854-892.

Feuilley, J., 1705, *Estat de l'Isle de Bourbon. Description de l'isle de Bourbon par Feüilly*, ANOM, Cote du manuscrit : fm C/3/2/13 (anciennement : FM/dfc/V/Mémoires/16/4), 115 p.

Gros, J., 1876, « Catastrophe à l'île de la Réunion », *L'Explorateur*, vol. 3, n° 51, p. 45.

Henrique, L., 1889, « La Réunion », dans Henrique, L., *Les colonies françaises. Notices illustrées*. Paris : Maison Quantin, p. 5-104.

Herbert, T., 1663, *Relation du voyage de Perse et des Indes Orientales, traduite de l'anglais de Thomas Herbert [par M. de Wicquefort], avec les Revolutions arrivées au Royaume de Siam l'an mil six cens quarante-sept, traduites du flamand de Jeremie Van Vliet*. A Paris : chez Jean du Puis, p. 548-549.

Héry, M. L., 1883, *Fables créoles et explorations dans l'intérieur de l'île Bourbon. (Esquisses Africaines)*. Paris : N^{lle}. Éd. J. Rigal, 193 p.

Jacob de Cordemoy, C., 1899, « L'île de la Réunion », *Bibliothèque illustrée des voyages autour du monde par terre et par mer*, vol. IV, n° 93, p. 1-32.

Leal, C., 1878, *Un voyage à la Réunion : récits, souvenirs et anecdotes ; sept 1877*. Port-Louis (Maurice) : Général Steam, 282 p.

Martineau, A., Froidevaux, H., 1931, *Mémoires de François Martin, fondateur de Pondichéry : 1665-1696*. Paris : Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales - Société de l'histoire des colonies françaises, p. 13 et 109.

Noufflard, C., 1899, « La Réunion », dans Piolet, J.-B. R. P. ; Noufflard, C., *Madagascar, La Réunion, Mayotte, Les Comores, Djibouti : empire colonial de la France*. Paris : Librairie de Paris Firmin-Didot et Cie (17 rue Jacob) : Librairie maritime et coloniale A. Challamel, p. 145-192.
Prévost, A. F., 1751, « Voyage de Guillaume Isbrantsz Bontekoe aux Indes Orientales », dans *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les Relations de voyages par mer et par terre […]*. A Paris : Chez Didot, Librairie, Quai des Augustins, à la Bible d'or, p. 417-450.
Simonin, L., 1862, « Voyage à l'île de la Réunion en 1861 », *Le tour du monde*, septembre 1862, vol. 6, p. 145-176.
Reclus, E., 1889, « La Réunion », dans Reclus, E., *Océan et terres océaniques. Îles de l'Océan Indien, Insulinde, Philippines, Micronésie, N^elle Guinée, Mélanésie, N^elle Calédonie, Australie, Polynésie*. Paris : Hachette, p. 160-177.
Souchu de Rennefort, U., 1668, *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes orientales en l'Isle de Madagascar ou Dauphine*. Paris : chez Pierre Auboun, cour du Palais proche l'hostel de M. le premier Président, 340 p.
Textor de Ravisi, A-A, 1850, *Études sur les plaines des Palmistes et des Cafres de l'île de la Réunion*. Saint Denis : Impr. de Lahuppe, 106 p.

Références contemporaines

Boucher, A., (et Barassin, J.), 1978, *Mémoire pour servir à la connoissance particulière de chacun des habitants de l'Isle de Bourbon (1710)*. Aix-En-Provence : Association des chercheurs de l'Océan Indien, IHPOM, 447 p.
Beaujard, P., 2009, « Un seul système-monde avant le XVI^e siècle ? L'océan Indien au cœur de l'intégration de l'hémisphère afro-eurasien », dans Beaujard, P. ; Berger, L. ; Norel, P., *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*. Paris : La Découverte, p. 82-148.
Bertile, W., 1968, *Le sous-développement réunionnais : L'émigration en métropole : somnifère ou remède ?*, mémoire de maîtrise de géographie, Université d'Aix-en-Provence, 290 p.
Blache, J., 1949, « L'île de la Réunion : jeunesse et archaïsme », *R. géogr. alpine*, vol. 37, n° 3, p. 553-586.
Bourquin, A., 2005, *Histoire des Petits-Blancs de La Réunion, XIX^e-début XX^e siècle : aux confins de l'oubli*. Paris : Karthala, 327 p.
Buffetaut, É., 2012, *Sommes-nous tous voués à disparaître ? Idées reçues sur l'extinction des espèces*. Paris : Le cavalier bleu, 160 p.
Cadet, T., 1980, *La végétation de l'Ile de la Réunion : étude phytoécologique et phytosociologique*. Saint-Denis de la Réunion : Imprimerie Cazal, p. 77-79.
Defos du Rau, J., 1955, « Peuplement et population à La Réunion », *Richesses de France (revue du tourisme)*, vol. IX, n° 25, p. 23-24.
Defos du Rau, J., 1956, « Un cirque des Hauts de la Réunion : Cilaos », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, vol. IX, n° 35, p. 263-313.
Defos du Rau, J., 1960, *La Réunion, étude de géographie humaine*, thèse de doctorat de géographie, Bordeaux, Institut de géographie, 716 p.

Descola, P., 2005, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 623 p. Bibliothèque des sciences humaines.
Diamond, J., M., 2013, *Le monde jusqu'à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*. Paris, Gallimard, 576 p. Coll. Essais.
Festinger, L., 1957, *A theory of cognitive dissonance*. Evanston, Row, 291 p.
Fontaine, J-C. F., 2001, *Deux siècles et demie de l'histoire d'une famille réunionnaise, 1665-1915. Vol. 1 : Jacques et Gilles Fontaine : les aventuriers, 1664-1729*. Paris : L'Harmattan, 282 p.
Germanaz, C., 2004, « L'imagerie de la Fournaise : contribution iconographique à la mémoire du volcan de la Réunion », dans Bertrand, D., *Mémoires du volcan et Modernité*. Paris : H. Champion, p. 297-323.
Germanaz, C, 2005, *Du pont des navires au bord des cratères : regards croisés sur le Piton de la Fournaise (1653-1964). Itinéraires iconographiques et essai d'iconologie du volcan actif de La Réunion*, thèse de doctorat de géographie, Sorbonne-Panthéon (Paris 1), 898 p.
Grinevald, J., 1990, « L'effet de serre de la Biosphère : de la révolution thermo-industrielle à l'écologie globale », *Stratégies énergétiques, Biosphère et Société*, vol. 1, n° de mai 1990, p. 9–34.
Grinevald, J., 2012, « Le concept d'Anthropocène, son contexte historique et scientifique », *Antropia*, printemps 2012, n° 12, p. 22-38.
Grove, Richard, 1997, « *The island as a metaphor in the history of environmentalism* », dans Teich, M., Porter, R., Gustafsson, B., *Nature and Society in Historical Context*. Cambridge, Cambridge University Press, p. 23-56.
Isnard, H., 1953, « La Réunion, problèmes démographiques, économiques et sociaux », *R. géogr. alpine*, vol. p. 601-628.
Lefèvre, D., 1987, « La Réunion, espaces et développement », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, vol. n° 5, p. 355- 376.
Lorius, C. et Carpentier, L., 2011, *Voyage dans l'anthropocène, cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*. Arles : Actes Sud, 168 p.
Lougnon, A., 1939, « Mission à l'Ile Bourbon du sieur Feuilley en 1704 », *Recueil trimestriel de documents et de travaux inédits pour servir à l'histoire des Mascareignes françaises*, avril-Juin 1939, p. 3-56 et 101-167.
Lougnon, A., 1958, *Sous le signe de la tortue : voyages anciens à l'île Bourbon : 1611-1725*, 2e éd. Paris : Éd. Larose, 198 p.
Mourer-Chauviré, C., 2001, « L'avifaune originelle de la Réunion et l'impact de l'arrivée de l'homme », *Le Taille-Vent (SEOR)*, avril 2001, n° 6, p. 2-4.
Pelletier, P., 2011, « l'île-laboratoire, le retour ? » dans Taglioni, F., *Insularité et développement durable*. Paris, IRD éditions, p. 489-504.
Rauville, C. de, 1961, « Pour un indianocéanisme », *Cahiers littéraires de l'Océan Indien*, n° 2. La faible diffusion de la revue a conduit l'auteur à reprendre son article dans Rauville, C. de, 1970, *Indianocéanisme, humanisme et négritude ; suivi de mythes et structures indianocéaniques*, Port-Louis : Le livre mauricien, p. 1-8.

Robequain, C., 1947, « La situation économique de la Réunion », *Annales de Géographie*, vol. 56, n° 301, p. 76- 77.
Robert, R., 1998, « La gestion et la valorisation du domaine public dans les Hauts de l'île de la Réunion (océan Indien) », *Annales de Géographie*, vol. 107, n° 603, p. 487-507.
Robic, M-C. (dir.), 1992, *Du milieu à l'environnement, pratique et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*. Paris, Économica, 343 p.
Sandron, Frédéric, 2008, *La population réunionnaise. Analyses démographiques*. Paris-St Denis (Run) : IRD-DRASS de La Réunion, 215 p.
Staszak, J-F., 1995, *La géographie d'avant la géographie : le climat chez Aristote et Hippocrate*. Paris, L'Harmattan, 252 p. Géographies en liberté.
Tissier, J-L., 1992, « La géographie dans le prisme de l'environnement », dans Robic, M.-C. (dir.), *Du milieu à l'environnement, pratique et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*. Paris, Économica, p. 201-237.
Vaidis, D., et Halimi-Falkowicz, S., 2007, « La théorie de la dissonance cognitive : une théorie âgée d'un demi-siècle », *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n° 1, p. 9-18.